

toute rouge plus encore de plaisir que de froid. Derrière elle ballottent le nouveau sac de dépêches, puis une pioche, une pelle, un tamis ; elle a tout prévu.

Pour la recevoir Loulou descend de son siège. Tout d'abord il s'occupe de mettre en sûreté le sac, puis il rattache Tambour à la flèche, le bouchonne et le couvre, et vite au déblai !

Déjà Denise pioche ; elle a retrouvé la boîte et les compartiments vides ; Cyrille, par une vitre ouverte, la conseille et la dirige.

La tâche est minutieuse et longue ; les mains sont gourdes, les doigts inhabiles ; mais sous la croûte de neige que la bise a durcie, les couches inférieures sont restées molles et passent au tamis facilement.

Enfin la place est déblayée ; les dernières pelletées secouées, fouillées, vérifiées, tous les bijoux sont retrouvés, remis en place dans leurs compartiments.

Pour reprendre la direction vers leur écurie les chevaux ont bien su démarrer, et sans trop d'encombres le retour s'est opéré.

Transporté dans son auberge, Cyrille dut garder le lit pendant tout un

long mois. Sa jeunesse et sa constitution robuste purent seules le sauver des suites ordinaires d'un ensevelissement sous la neige.

Sa campagne d'étrouées était sacrifiée ; toutefois il ne regretta pas les circonstances auxquelles il devait cette mésaventure ; car, pour un petit gain perdu n'est-ce pas une fortune qu'il trouvait ?

Pendant sa convalescence, il avait eu le loisir des réflexions et certes il avait dû s'avouer que la compagne active et courageuse qu'il rêvait, qu'il ne serait probablement pas venu chercher dans ce bourg, c'est là cependant qu'il la rencontrerait.

Il avait formé le projet d'aller, sitôt guéri, rendre visite au père Loulou, remercier Denise et la prier de choisir dans sa boîte une broche en témoignage reconnaissant. Et maintenant ce n'est plus une broche c'est une alliance qu'il serait heureux d'offrir, plus heureux encore de voir accepter.

Vaillante, Denise promet d'être une aide précieuse pour un commerce mais ce n'est pas tout ; elle a le cœur généreux, l'esprit avisé, l'âme forte et ces vertus-là sont encore les plus sûres garanties du bonheur.

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{ME} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

VIII — LES PREMIERS COUPS DE FEU

(A suivre)

A cinquante mètres en avant, trois groupes de sentinelles doubles surveillaient la campagne, par crainte d'un retour offensif de l'ennemi : crainte illusoire, précautions prises pour se conformer aux principes de la théorie, car les défenseurs de Maroway avaient fui pour tout de bon, talonnés par une épouvante qui leur avait fait semer par la campagne leurs armes, leurs munitions.

Seulement, il était très possible qu'à la faveur de la nuit "Ramasse-ton-Bazar" obéissant aux conseillers européens qui l'entouraient, tentât quelque attaque nocturne, dans l'espoir de surprendre ceux qui venaient de le chasser.

De Bériex, son service achevé, avait cherché Pierre, inquiet de savoir si, dans l'affaire du matin, il n'avait rien attrapé, et ayant appris que sa compagnie était de grand'garde, il était venu se faire inviter à dîner — ce dont le sous-lieutenant avait été ravi.

Et maintenant, la nuit venue, assis en tailleurs, les jambes croisées sur la couverture de l'ordonnance Morillot, ils devisaient à la lueur d'une bougie, tout en fumant des cigarettes et en buvant à toutes petites gorgées le verre d'eau-de-vie de riz déniché par Morillot dans le coin d'une case.

Pierre qui, par son service même, était plus que tout autre au courant, sinon des nouvelles exactes, du moins des bruits qui circulaient, racontait à son ami que le général Metzinger devait repartir dans la nuit, avec le commandant Bienaimé, pour Majunga, afin de recevoir le général Duchesne, commandant en chef de l'expédition, dont l'arrivée était annoncée ; quant à la brigade, elle devait reprendre, dès le lendemain, la marche en avant, s'il en croyait du moins l'ordre qu'avait reçu le service d'éclaireurs de se mettre en selle à pointe d'aube, c'est-à-dire sur le coup de deux heures du matin, afin de voir un peu ce qui se passait en avant du marais de Maroway ; des indigènes prétendaient que Ramazombazaha s'était enfui dans la direction d'Ambato, avec l'intention d'y concentrer des troupes et d'opposer à la colonne française une résistance désespérée ; des prisonniers avaient raconté également que, pour surexciter le courage des soldats royaux, la reine avait envoyé, sur le théâtre de la guerre, son cher neveu, le jeune prince Rakotomena et que le premier ministre, pour ne pas être en reste avec sa souveraine, avait donné pour compagnon au prince son petit-fils Ratalifera ; les deux jeunes gens attendraient Ramazombazaha un peu en arrière d'Ambato, à un village distant de Maroway d'une quinzaine de kilomètres et nommé Andrato...

De Bériex ajouta même ceci :

— Il est probable que là on se cognera pour tout de bon, car les deux jeunes gens seraient, affirmaient les prisonniers, accompagnés d'un Européen, sans doute un Graves ou un Shervington...

Il ajouta en se frottant les mains :

— J'aime autant ça... car si ça continue comme aujourd'hui, si on ne trouve tout le temps devant soi que des gens qui vous mon-

trent les talons, il n'y aura jamais moyen de décrocher un galon ou une croix...

— Et puis, répliqua Pierre, si réellement il y a des Anglais dans l'affaire, je ne serai pas fâché d'en tenir un à la pointe de mon sabre...

— Je te crois... tu n'es pas gourmand à moitié ; seulement, moi, j'ai l'avantage d'avoir un poulet d'Inde entre les jambes ; et tu me croiras si tu veux, mais je te fiche mon billet que si le bonheur me mettait sur la piste d'un de ces oiseaux-là... je piquerais droit dessus, jusqu'à ce que je lui aie coupé les oreilles.

Comme il achevait ces mots, un coup de feu retentit non loin : en un clin d'œil, Pierre fut debout, le sabre au poing, et s'élançait dehors, au moment même où le sergent Lauvard criait :

— Aux armes !

Les hommes du petit poste étaient sur deux rangs, adossés au mur de la paillote, attendant l'officier.

— C'est de ce côté qu'on a tiré, fit Lauvard, en étendant le bras dans la direction du bois où avaient été postées des sentinelles... c'est peut-être bien les Hovas qui rappellent...

— Non ; car on n'a pas répondu au coup de feu, répondit très judicieusement le sous-lieutenant, plutôt quelque rôdeur...

— Ou quelque espion... dit à son tour de Bériex...

— Des espions ! fit Pierre avec un haussement d'épaules ; ces gens-là ne sont pas encore assez civilisés pour...

Il s'interrompit en voyant surgir soudain d'entre les rizières un tirailleur sakalave qui lui dit :

— Là... mon lieutenant... soldat français li dire comme ça... ti venir tout de suite trouver li...

— Mais, enfin, que se passe-t-il... Hovas ?

— Non... vahaza (un blanc) avec filanzana et borizano.

— Un blanc ! fit de Bériex... ouvre l'œil, mon Pierrot...

Déjà le sous-lieutenant était loin, marchant sur les talons du Sakalave ; de loin, au bout d'une centaine de pas, le jeune homme aperçut au sommet d'un renflement de terrain que surmontaient quelques palétuviers, la silhouette d'un troupier.

Au bas du mamelon, du côté de la rizière, un groupe d'hommes était arrêté, tache claire sur le fond sombre des champs.

— Mon lieutenant, dit le marsouin sans cesser de croiser la baïonnette, voilà des gens que j'ai arrêtés et comme ils ne répondaient pas tout de suite, continuant d'avancer, j'ai tiré dessus... et même y avait un qui a écopé...

— Oui... dit alors en français une voix partie du groupe d'hommes immobiles à quelques pas de là, je me réserve même de porter plainte à l'autorité militaire, pour la manière dont ce soldat exécute la consigne qui lui a été donnée.

La sentinelle grommela un juron et heurtant contre le sol la crosse de son fusil, pour se mettre ensuite au port d'armes.

— Bon sang de bon sang !... grommela-t-il, v'là qu'est fort, mon lieutenant ; j'ai crié : " Qui vive " ? deux fois de suite ; ils ont continué d'avancer ; alors j'ai tiré et ce n'est qu'en voyant tomber un, qu'ils se sont arrêtés... Mais, pour ce qui est du mot d'ordre, des dattes ; seulement, comme le particulier parle français...

Du groupe, un individu se détacha et s'avança seul vers Pierre qui, la main sur la crosse de son revolver, par prudence, s'était tourné vers lui.

— Mon lieutenant, dit-il en saluant militairement de la main portée à la visière de son casque, puis-je être conduit au commandant en chef ; je suis Français, propriétaire d'une concession dans l'Imérina, que les Hovas ont envahie, pillée, incendiée... C'est un fugitif qui vient se réfugier dans vos lignes.

Pourquoi, tandis que l'individu lui donnait de succinets expli-